

Stéphanie Genand  
Sympathie  
de la nuit

*suivi de*

Trois nouvelles inédites  
de Germaine de Staël



Flammarion

# Sympathie de la nuit

Stéphanie  
Genand

« Je croyais connaître Germaine de Staël : la disciple de Rousseau, la théoricienne du progrès et l'adversaire acharnée de l'autoritarisme. Cette image a volé en éclats lorsque j'ai découvert ses premières nouvelles. Une autre Staël y surgit, loin de la femme des Lumières : une Staël folle ou attirée jusqu'au vertige par la folie. Qui ne compose plus des traités, mais le tableau d'une raison impuissante. Ses héroïnes, loin de briller dans les conversations, tiennent des propos aussi incohérents que les vies dont elles ont perdu le fil. Ses Folles ne sont pas des créatures monstrueuses : plutôt des jeunes femmes ordinaires, luttant pour avoir le droit de vivre et d'écrire. Nos sœurs de ténèbres qui nous aident à préférer, aux illusions des Lumières, la sympathie de la nuit. »

S. G.

*Stéphanie Genand est ancienne élève de l'École normale supérieure et agrégée de lettres modernes. Professeure de littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'université de Bourgogne, elle est présidente de la Société des études staëliennes.*

Flammarion

Sympathie de la nuit



Stéphanie Genand

# Sympathie de la nuit

*suivi de*

Trois nouvelles inédites  
de Germaine de Staël

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction d'Élisabeth Samama

© Flammarion, 2022.  
ISBN : 978-2-0802-7424-3

# SYMPATHIE DE LA NUIT





Tout a commencé par une découverte : la lecture, par hasard, de trois textes inconnus de Germaine de Staël. Je me pensais pourtant à l'abri des surprises : voilà plus de dix ans maintenant que j'explore l'univers de cette femme. Que je parcoure son œuvre, ses documents intimes, son roman familial ; que j'analyse sa pensée morale et politique ; que j'écoute sa langue, tente de ressaisir sa voix à jamais disparue ; que j'arpente enfin sa géographie, sans doute parce qu'elle rejoint en partie la mienne, à mi-chemin entre la France et la Suisse. Je suis née dans une ville frontrière, au cœur d'un département haut-savoyard qui n'a rejoint que tardivement le territoire national. Une marge dont il me plaît à penser aujourd'hui qu'elle entre peut-être en résonance avec la trajectoire de Germaine de Staël. Cette dernière naît certes

à Paris, en plein cœur du Marais, le 22 avril 1766. Mais par une suite de douloureuses circonstances et des choix en grande partie dictés par l'histoire mouvementée de son époque, puisqu'elle traverse la chute de l'Ancien Régime, la Révolution française et l'Empire, elle passe sa vie entière entre la France et la Suisse : entre Paris, lieu de toutes les attractions, et Coppet, petite ville non loin de Lausanne, au bord du lac Léman, où son père achète en 1784 un château aujourd'hui encore demeure familiale. L'univers de Germaine de Staël invite d'emblée à un itinéraire transfrontalier ; à un voyage, sans cesse recommencé, entre les salons de la capitale et l'oxygène salubre qu'on respire « au pied des Alpes », pour reprendre une formule récurrente de sa correspondance.

## La libre pensée

Pendant dix ans, j'ai progressivement traversé les différentes strates de sa postérité. Qui est Germaine de Staël ? Aujourd'hui encore, pour beaucoup d'entre nous, elle reste une personnalité un peu intimidante. Avant de lire son œuvre, c'est une femme singulière qu'on rencontre : indépendante – elle a consacré sa vie à la liberté, la sienne comme celle de l'Europe –, voire offensive, tant son aura d'« opposante à Napoléon » immortalise le combat sans relâche qu'elle a mené contre toutes les formes d'autoritarismes, aussi bien politiques que culturels. Germaine de Staël est une résistante, dirions-nous aujourd'hui ; une libérale, dans la langue de son époque. Le terme désigne alors les partisans enthousiastes de la liberté. Ceux pour qui elle représente une valeur sacrée, à défendre coûte que coûte contre les préjugés et

les conservatismes qui la menacent d'autant plus qu'elle vient à peine de faire irruption dans l'histoire. Que pèse la fragile liberté face à quinze siècles de féodalité et de monarchie absolue ? Que pèse l'égalité quand l'immobilisme social et la concentration des privilèges entre les mains d'une minorité ont fini par devenir la norme de l'Ancien Régime ? Le rapport de force, en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, reste très largement en faveur du passé. L'injustice a régné trop longtemps pour disparaître sans provoquer de violentes crispations, ni décupler les passions qui scindent politiquement la France en deux camps : les libéraux, qui approuvent la Révolution, et les ultras, nostalgiques de l'autorité absolue. Entre les deux, plusieurs nuances de progressisme et de réaction composent l'échiquier complexe du monde d'après. Tout reste donc très polémique après la chute de la Bastille et, dans ce contexte houleux, Germaine de Staël embrasse sans hésiter la cause du progrès. Qu'il se nomme « constitution », « liberté », « égalité » ou « perfectibilité », pour reprendre le concept dont elle fait l'étendard de sa pensée en 1800, le nouvel ordre doit consacrer la raison, mais aussi l'équilibre des pouvoirs et le partage des richesses. Germaine de Staël, très

jeune déjà, a lu tout Montesquieu. Elle y puise une vigilance critique et l'idéal d'une modération qui guident constamment sa pensée en cet instant, vertigineux, de fondation du monde moderne. Germaine de Staël : un nom célèbre, vite devenu un slogan des Lumières.

On découvre alors une œuvre qui impressionne à son tour. L'opposante est aussi une auteure atypique qui s'illustre essentiellement dans le genre du traité. *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* (1796), *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France* (1798), *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), *De l'Allemagne* (1810) : la formule savante des titres, empruntée au latin, souligne l'ambition philosophique d'une production avant tout soucieuse d'analyser un problème politique, moral ou esthétique. À rebours des codes genrés de son époque, Germaine de Staël revendique une volonté de penser. Refusant de se voir assignée au romanesque, ni au registre sentimental traditionnellement concédés aux femmes comme seuls territoires légitimes, elle affiche une œuvre en grande partie

théorique et que complètent encore plusieurs brochures politiques dont les titres exhibent eux aussi un geste intellectuel : *Réflexions sur le procès de la reine* (1793), *Réflexions sur la paix intérieure* (1795). Son livre testamentaire publié un an après sa mort, en 1818, s'intitule *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*. Raisonner, mettre à distance les émotions, s'affranchir des circonstances pour examiner ce qui, même au cœur du présent, nous bouleverse : c'est le sens de ce qu'elle appelle « considérer ». Envisager à froid, en faisant abstraction des affects et de notre personnalité, pour devenir l'observateur lucide de ce qui sidère d'abord la pensée. « Mon ambition serait de parler du temps dans lequel nous avons vécu, comme s'il était déjà bien loin de nous », écrit-elle au début de ses *Considérations*. En 1798, *Des circonstances actuelles* annonçait déjà : « Je considérerai les principes en eux-mêmes et non les horribles circonstances qui ont accompagné leur adoption prétendue ». Difficile de trouver un éloge plus manifeste de la clairvoyance et de la raison.

Cette exigence se retrouve dans les tableaux qui représentent Germaine de Staël. Tous peints

entre 1770 et 1820, ils nous ont familiarisés avec un visage au regard vif, orné de cheveux bruns et où toute l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle identifie une allégorie de l'esprit féminin – celui des salons et de la conversation. Jean-Baptiste Isabey, Firmin Massot ou François Gérard choisissent tous de rendre hommage à l'extraordinaire talent de Germaine de Staël pour la parole. Ces mots livrés dans l'arène mondaine, aussitôt saisis et qui permettent de réfléchir en préservant la vivacité et la légèreté de la pensée, elle sait mieux que quiconque s'en emparer. De l'avis de tous, sa conversation charme et même électrise des auditeurs grisés d'avoir vécu plus intensément en l'écoutant ou entraperçu à ses côtés, l'espace de quelques heures, des hauteurs morales insoupçonnées. Cette salonnière inspirée, souvent vêtue d'une robe rouge sur les toiles de l'époque, s'ennuie cependant dès que la monotonie guette. Un rameau d'olivier qu'elle tourne frénétiquement entre ses mains occupe alors celle qui ne supporte pas le vide, ni la répétition, ni moins encore les propos convenus, si usés que celui qui les tient semble avoir déserté sa propre parole. L'un des portraits de cette femme de débats, passionnée jusqu'à l'intransigeance, se trouve aujourd'hui au musée

du château de Versailles. L'autre, plus troublant, la situe sur les collines du Vésuve, entourée d'auditeurs émerveillés tandis qu'elle emprunte le visage de Corinne.

Ce prénom désigne la plus célèbre héroïne de Germaine de Staël. Si cette dernière n'écrit que deux romans, *Delphine* en 1802 et *Corinne ou l'Italie* en 1807, le second, aussitôt traduit, lui vaut une notoriété européenne et une identification immédiate à son personnage féminin. « Elle a donc créé un être semblable à elle, une femme qui unit le besoin du succès à une sensibilité profonde [...], l'abandon dans la conversation à cette dignité de l'âme qui commande celle des manières », écrit Albertine Necker de Saussure dans la première biographie qu'elle rédige, en 1821, en hommage à sa cousine récemment disparue. Devenir Corinne : Germaine de Staël y gagne, outre une nationalité plurielle puisque Corinne est à la fois anglaise et italienne, comme elle franco-suisse, le génie d'une parole fascinante. Non seulement Corinne captive le public, en privé ou lors des récitals organisés à Rome pour célébrer ses talents de poétesse, mais elle conjugue l'improvisation et la composition. Les mots lui viennent comme par



magie, tandis qu'elle réussit à fluidifier leur flot mystérieux pour le métamorphoser en chant célébrant les grandeurs de l'Italie ou, lors des discussions entre amis, en bienveillance capable de sublimer les désaccords. Corinne maîtrise ainsi toutes les facettes de la parole adressée. Elle possède l'art d'envoûter comme celui de modérer, c'est-à-dire d'accueillir l'autre sans redouter sa différence. Du Capitole aux salons et du théâtre aux pentes du Vésuve, tout le monde écoute Corinne et Corinne a le don d'écouter.

